

ent constamment à lutter contre ses voisins, notamment contre Godefroy le Barbu, duc de la basse Lorraine, qui, pendant près d'un an, le retint prisonnier. Sa valeur et sa sagesse finirent par triompher de tous les obstacles. Il mourut à Remiremont, laissant ses États à son fils aîné Thierry.

GÉRARD, évêque d'Angoulême, mort en 1136, dans une condition obscure. Il s'éleva aux plus hautes dignités de l'Église, fut légat des papes Pascal II, Gélase, Calixte, Honorius, et se fit remarquer par son éloquence et son érudition. Ses brillants succès se terminèrent dans les chagrins causés par le schisme de l'antipape Pierre de Léon. Irrité de n'avoir pas été continué dans sa légation par Innocent II, Gérard se jeta dans la défection presque tous les seigneurs de l'Aquitaine. Il chassa les évêques de leurs sièges, les remplaça par d'autres de son choix, et mit le désordre dans tout le midi de la France. Saint Bernard, malgré toute la puissance de son génie, ne put parvenir à le réduire. Quelques auteurs prétendent qu'avant de mourir il reconnut ses erreurs et les déplora sincèrement.

GÉRARD DE CRÉMONÈ, en latin Cremenonius, traducteur italien en 1114 à Crémone (Lombardie) et non à Carmona (Andalousie), comme l'ont prétendu certains auteurs, mort en 1187. Il alla résider à Tolède pour y apprendre l'arabe et se familiariser avec les sciences qui florissaient alors parmi les Maures d'Espagne. Il en rapporta un grand nombre de traductions d'ouvrages relatifs à toutes les sciences, entre autres celles de l'Almageste de Ptolémée en 1174 et 1178. Il était profondément versé dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de son pays, et donna une liste des traductions attribuées à Gérard de Crémone, dans un ouvrage très beau, augmenté d'après de nouveaux documents. Un traité d'arithmétique, *Algorismus magistri Gerardi in integris et minutis*, qui se trouve dans la bibliothèque Bodléienne, peut être aussi de Gérard de Crémone. Le livre d'Alfarabius, qui a été découvert par M. Libri à la Bibliothèque nationale, porte, en tête, le nom de Gérard de Crémone, en *Toloto, de arabico in latinum*. L'hypothèse paraît d'autant plus probable, que Gérard, étant allé chercher en Espagne les richesses scientifiques des Arabes, pouvait y avoir négligé ce qu'il y avait de plus nouveau pour l'Occident, l'ingénieux système de numération qui tranchait si complètement avec les usages des races latines.

GÉRARD DE SABBIONETTA, astronome et médecin italien, né à Sabbionetta, près de Crémone, au xiii^e siècle. Ce savant, qu'on a souvent confondu avec Gérard de Crémone, dont il était peut-être le fils, eut une grande réputation pendant la Révolution, ainsi que plusieurs de ses biographes l'ont prétendu. Le principal ouvrage de l'abbé Gérard est le *Comte de Valmont, ou les Égaréments de la raison* (1774, 3 vol. in-8°). Ce livre, qui est l'histoire dramatique de sa conversion, eut une grande vogue. Nous citerons encore de lui : *Leçons de l'histoire* (1787); *Théorie du bonheur* (1801, in-8°); *Esprit du christianisme* (1801, in-12); *Essai sur les vices principaux, relativement à nos connaissances les plus importantes* (1826, 3 vol. in-8°); *Leçons de médecine* (1802-1827, 4 vol. in-12); *Mélanges instructifs* (1820, in-12); *Sermons* (1816, 4 vol. in-12), etc.

GÉRARD (Michel), dit le père Gérard, célèbre constituant français, né à Saint-Martin-de-Rennes (Ille-et-Vilaine) en 1737, mort à Toul en 1815. Il fut nommé, en 1789, député aux états généraux par le tiers état de son canton. Simple cultivateur, mais cultivateur aisé, sans prétention, doué de beaucoup de bon sens, il donna l'assemblée par la naïveté et la justesse de ses motions. Le costume des paysans bretons, qu'il avait conservé, contribua encore à le rendre populaire. La première fois qu'il prit la parole, ce fut pour demander l'abolition des droits de bétail en Bretagne. Il vota pour l'abolition de ces droits, et fut élu banalier, pour l'augmentation du traitement des curés de campagne, et fit décréter que tous les membres de l'Assemblée absents seraient privés de leur traitement. Après la session, le père Gérard alla tranquillement reprendre l'exploitation de ses terres. Bien que vers la fin il eût été de ligne avec la Révolution, en demandant que le cens électoral fût fixé à quarante journées de travail, et en traitant, en petit comité, les membres de la gauche de coquins, il n'en resta pas moins un bon citoyen, encouragé par le gouvernement espagnol et malheureux aussi par des ministres de la religion catholique. En 1804, il vint s'établir à Delft, se donna comme un protestant réfugié, gagna la confiance de Guillaume, en obtint même quelques sommes d'argent, et le 24 mai 1804 fut nommé, le 10 juillet 1804 d'un coup de pistolet tiré d'un bon crime, exécuté à l'escalier de son hôtel. Il subit la torture et péri quelques jours après au milieu des plus affreux supplices. Le roi d'Espagne anoblit sa famille et l'égarment des esprits cette époque, que la plupart des catholiques mirent cet assassin au nombre des martyrs. Des évêques mêmes ne craignirent pas d'écrire cette époque, que les diléttantes les plus extravagants. Le jésuite Feller l'appelle *l'exécuteur d'un arrêt*

prononcé par un roi légitime contre un sujet rebelle.

GÉRARD (Alexandre), théologien protestant écossais, né à Gêra, dans le comté d'Aberdeen, en 1728 mort à Aberdeen en 1795. Il fut successivement suppléant et professeur en titre au collège Maréchal, à celui d'Edimbourg, puis au collège du Roi, à Aberdeen. Ami de Reid et de Beattie, Gérard est un créateur de l'école écossaise. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, son *Essai sur le goût* (1759), traduit en français par Eiliou (1766, in-12), obtint un brillant succès. C'est le premier livre où l'esthétique ait été envisagée à un point de vue vraiment philosophique. Outre l'ouvrage précité, on a de lui : *Dissertation sur des sujets relatifs au génie et aux sciences du christianisme* (1766, in-8°); *Essai sur la génie* (1774, in-8°); *Sermons* (1780).

GÉRARD (Louis), botaniste, né à Cotignac (Provence) en 1733, mort en 1819. Il pratiqua la médecine dans sa ville natale, s'occupa beaucoup de botanique, devint membre correspondant de l'Institut. Outre plusieurs mémoires, Gérard a publié : *Flora gallo-provincialis* (Paris, 1781, in-8°).

GÉRARD (Georges-Joseph), archéologue belge, né à Bruxelles en 1734, mort à Crémone ville en 1814. Successivement employé à la secrétairerie d'État de la guerre, secrétaire du conseil de gouvernement, auditeur à la chambre des comptes (1780), il fut élu député lors de la révolution brabançonne, et vécut, à partir de ce moment, dans la retraite. Gérard contribua puissamment à la fondation de l'Académie de Bruxelles, dont il fut deux fois directeur, en 1784 et 1788. Il était profondément versé dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de son pays, et composa un assez grand nombre de mémoires, pleins de recherches curieuses, publiés dans le recueil de l'Académie de Bruxelles ou restés manuscrits. Nous nous bornerons à citer : *Discours sur l'état des lettres dans les Pays-Bas; Notices historiques sur les poètes originels de la Belgique avant 1500; Recherches sur le commerce de Flandre pendant les xiii^e et xiv^e siècles; Recherches historiques sur les ribauds et la charge du roi des ribauds, en France et aux Pays-Bas; Coutumes et usages singuliers qui ont existé et existent encore dans les Pays-Bas, etc.*

GÉRARD (abbé Philippe-Louis), né à Paris en 1737, mort en 1813. Il fit ses études au collège de Louis-le-Grand, sous les jésuites, tomba ensuite dans une incurabilité complète, et mena l'existence la plus désordonnée. Par une de ces réactions dont la vie des saints personnages offre de nombreux exemples, le jeune Gérard, vaincu par la misère, désillusionné, revint à la foi, entra dans un séminaire, et fut plus tard nommé chanoine de Saint-Louis du Louvre. Il n'a point été persécuté pendant la Révolution, ainsi que plusieurs de ses biographes l'ont prétendu. Le principal ouvrage de l'abbé Gérard est le *Comte de Valmont, ou les Égaréments de la raison* (1774, 3 vol. in-8°). Ce livre, qui est l'histoire dramatique de sa conversion, eut une grande vogue. Nous citerons encore de lui : *Leçons de l'histoire* (1787); *Théorie du bonheur* (1801, in-8°); *Esprit du christianisme* (1801, in-12); *Essai sur les vices principaux, relativement à nos connaissances les plus importantes* (1826, 3 vol. in-8°); *Leçons de médecine* (1802-1827, 4 vol. in-12); *Mélanges instructifs* (1820, in-12); *Sermons* (1816, 4 vol. in-12), etc.

GÉRARD (Michel), dit le père Gérard, célèbre constituant français, né à Saint-Martin-de-Rennes (Ille-et-Vilaine) en 1737, mort à Toul en 1815. Il fut nommé, en 1789, député aux états généraux par le tiers état de son canton. Simple cultivateur, mais cultivateur aisé, sans prétention, doué de beaucoup de bon sens, il donna l'assemblée par la naïveté et la justesse de ses motions. Le costume des paysans bretons, qu'il avait conservé, contribua encore à le rendre populaire. La première fois qu'il prit la parole, ce fut pour demander l'abolition des droits de bétail en Bretagne. Il vota pour l'abolition de ces droits, et fut élu banalier, pour l'augmentation du traitement des curés de campagne, et fit décréter que tous les membres de l'Assemblée absents seraient privés de leur traitement. Après la session, le père Gérard alla tranquillement reprendre l'exploitation de ses terres. Bien que vers la fin il eût été de ligne avec la Révolution, en demandant que le cens électoral fût fixé à quarante journées de travail, et en traitant, en petit comité, les membres de la gauche de coquins, il n'en resta pas moins un bon citoyen, encouragé par le gouvernement espagnol et malheureux aussi par des ministres de la religion catholique. En 1804, il vint s'établir à Delft, se donna comme un protestant réfugié, gagna la confiance de Guillaume, en obtint même quelques sommes d'argent, et le 24 mai 1804 fut nommé, le 10 juillet 1804 d'un coup de pistolet tiré d'un bon crime, exécuté à l'escalier de son hôtel. Il subit la torture et péri quelques jours après au milieu des plus affreux supplices. Le roi d'Espagne anoblit sa famille et l'égarment des esprits cette époque, que la plupart des catholiques mirent cet assassin au nombre des martyrs. Des évêques mêmes ne craignirent pas d'écrire cette époque, que les diléttantes les plus extravagants. Le jésuite Feller l'appelle *l'exécuteur d'un arrêt*

GÉRARD (Balthazar), assassin de Guillaume de Nassau, prince d'Orange et statouther des Provinces-Unies révoltées contre Philippe II, né à Vuillafans (Franche-Comté) en 1558, mort en 1584. D'après ses aveux mêmes, il avait nourri pendant six années un projet de révolte, encouragé par le gouvernement espagnol et malheureux aussi par des ministres de la religion catholique. En 1584, il vint s'établir à Delft, se donna comme un protestant réfugié, gagna la confiance de Guillaume, en obtint même quelques sommes d'argent, et le 24 mai 1804 fut nommé, le 10 juillet 1804 d'un coup de pistolet tiré d'un bon crime, exécuté à l'escalier de son hôtel. Il subit la torture et péri quelques jours après au milieu des plus affreux supplices. Le roi d'Espagne anoblit sa famille et l'égarment des esprits cette époque, que la plupart des catholiques mirent cet assassin au nombre des martyrs. Des évêques mêmes ne craignirent pas d'écrire cette époque, que les diléttantes les plus extravagants. Le jésuite Feller l'appelle *l'exécuteur d'un arrêt*

GÉRARD (le baron François), peintre d'histoire, né à Rome en 1770, mort en 1836. Il était fils d'un Français, intendant au quartier général de la Légion d'honneur (1835), commandant général des gardes nationales de la Seine l'année de dix ans. Entré d'abord dans

l'atelier de Pajou, puis dans celui de Brenet, il commença, en 1784, à prendre des leçons de David, partagea pendant la Révolution l'exaltation républicaine de son maître, et siégea même, comme juré, au tribunal révolutionnaire. Il débuta, à l'exposition de 1788, par son *Bélisaire*, tableau célèbre et que la gravure a rendu si populaire. A cette toile succéda, l'année suivante, une autre prestation d'Assuérus, exposée au Salon de 1810, mit le sceau à la réputation de Gérard. On rapporte que Napoléon, émerveillé du grandiose et de la vérité du tableau, envoya à l'exposition deux de ses officiers qui n'avaient pas assisté à cette bataille, en leur disant : « Allez voir, messieurs, comme nous étions à Austerlitz. » Le grand artiste a peint aussi d'admirables portraits : Moreau, Bouchon, Talleyrand, et Louis-Philippe. Parmi les grands dignitaires et dans la haute aristocratie, on tenait à honneur de faire reproduire ses traits par le pinceau de Gérard. Après la chute de l'Empire, l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, Wellington, Louis XVIII et tous les membres de sa famille posèrent successivement devant lui. Puis, ce fut le tour de Charles X, de Louis-Philippe. Tous ces portraits, dont le nombre s'éleva à près de trois cents, sont des ouvrages précieux au double point de vue de l'art et de l'histoire. On les cite pour leur perfection et leur exactitude. C'est sur l'invitation de Louis XVIII que Gérard entreprit, en 1815, l'entrée de Henri IV à Paris, tableau qui ne fut terminé qu'en 1817, et dont les figures, d'un dessin si pur, ont été reproduites par les écoles de peinture. La toile de *Corinne au cap Misène* compte aussi parmi les plus belles œuvres du maître.

Après la révolution de Juillet 1830, Gérard fut élu député de la Seine, sous le nom de *Orléans acceptant la lieutenant générale du royaume*. On admire au Panthéon les quatre médaillons dus à son pinceau : *la Mort, la Patrie, la Liberté, la Justice* (1830). Gérard est un des maîtres les plus corrects de l'école classique. Moins attaché que David aux traditions de l'antique, il sut donner à ses compositions la physiologie et l'expression de la vie vigoureuse et de la jeunesse et de la délicatesse, son coloris éclatant sans exagération. A celles de ses œuvres que nous avons citées nous ajouterons : les *Trois Ages* (1806); *le Roi et le Peuple* (1807); *le Sacre de Charles X* (1829); *Napoléon dans son cabinet* (1831); *la Patrie en danger* (1831). — Son neveu, Henri-Alexandre Gérard, avocat, né en 1818, et, de 1840 à 1849, attaché comme vérificateur à la direction des musées. Il a fait paraître l'importante collection intitulée : *Œuvre du baron François Gérard, avec notices et commentaires* (1850, 2 vol. in-fol.).

GÉRARD (Etienne-Maurice, comte), maréchal de France, né à Meyriers (Mosne) en 1773, mort en 1855. Parti comme volontaire en 1791, il se distingua, en 1794, au passage de la Roër, en traversant cette rivière à la nage, sous le feu ennemi, pour faciliter l'établissement d'un pont; repart, pour cette action d'éclat, le grade de capitaine; devint aide de camp de Bernadotte, qu'il accompagna dans son ambassade à Vienne (1798); se distingua, en 1803, en France avec le titre de sous-lieutenant et obtint des épaulettes de capitaine; il avait été créé chevalier de la Légion d'honneur en 1847. Au mois d'octobre 1800, il remporta, au tir national de Vincennes, le grand prix d'une valeur de plus 11,000 francs. Depuis cette époque, Jules Gérard avait continué, soit par ses écrits, soit par les écrits de ses amis, à entretenir la curiosité publique de ses succès cynégétiques; une sorte d'ostentation romanesque s'attachait à son nom, lorsqu'on apprît brusquement la nouvelle de sa mort. L'intéressé tueur de lions s'était rendu à la côte occidentale d'Afrique, muni des instructions de la Société royale géographique de Londres, et porteur des recommandations de plusieurs personnages anglais, avec l'intention d'accomplir une exploration dans l'intérieur. Il s'était d'abord proposé de visiter la chaîne de Kong, dans la Guinée septentrionale qui, jusqu'alors, n'avait été parcourue par aucun Européen. Parti d'Angolterre dans les derniers mois de 1863, il atteignit Wyddah, et de là pénétra dans le royaume de Dahomey, d'où il datait ses lettres. Après avoir inutilement essayé d'avancer dans l'intérieur de l'Afrique par le Dahomey, il vint à Sierra-Leone, où un navire de guerre anglais fut mis à sa disposition et le transporta aux environs de la rivière Gallinas. Mais ses jours après sa mise à terre, il contracta tous ses bagages et se réfugièrent dans le Sherbro, où les Français résidents le ravitaillèrent. Il partait donc du village de Begoonin, le 27, se dirigeant vers le sud, à deux heures de marche, il fut de nouveau complètement pillé; obligé de revenir sur ses pas, il se proposait d'attendre, pour se remettre en route, la fin de la saison des pluies. Mais ses ressources s'étant totalement épuisées, il vult retourner quand même à Sierra-Leone. C'est alors que celui qui avait conçu une fois rêvé de mourir sous les griffes d'un lion se voya en traversant le Joug, grossi par les pluies. On a de Jules Gérard : la *Chasse au lion* (1855, in-12; 2^e éd., 1856) et

épousé Mlle de Valence, petite-fille de Mme de Genlis.

GÉRARD (James-Gilbert), chirurgien et voyageur écossais, né à Aberdeen en 1795, mort en 1835. Il était fils du théologien Gilbert Gérard. Chirurgien militaire au service de la Compagnie des Indes, il commença en 1818, avec son frère Alexandre, une suite d'explorations dans l'Indoustan, le Thibet, les monts Himalaya, s'avancèrent jusqu'à Solak, par 29° 5' de latitude N., ne put pénétrer dans le Thibet, et retourna dans l'Inde. En 1823, Gilbert Gérard visita, avec le lieutenant Alexander Burnes, le pays des Seiks, les montagnes de l'Afghanistan, le Pendjab, le Caboul, le Bamiân, les déserts de la Turcomanie, pénétra en Perse, et regagna de nouveau l'Inde, où il mourut avant d'avoir pu rédiger la relation de ses voyages. On trouve le récit de la dernière exploration de Gérard dans les *Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahore, Caboul, Balkh, etc.*, par A. Burnes, traduits en français en 1836.

GÉRARD (Alexandre-P.), officier et voyageur, frère du précédent, né à Aberdeen vers 1795, mort en 1840. Il se rendit fort jeune dans les Indes, où il fut nommé ingénieur de la Compagnie, fut chargé de relever les plans de plusieurs régions de l'Indoustan, et devint lieutenant de cipayes en 1819. Vers cette époque, il partit avec son frère et le capitaine Herbert, pour un voyage d'exploration dans l'Himalaya, pénétra dans la partie la plus élevée des montagnes, fit d'intéressantes observations barométriques et autres, rédigea, puis procura un parlement de France, et publia, sous le voile de l'anonymat, des *Recherches sur les établissements de bienfaisance* (Paris, 1800, in-8°); *Abrégé méthodique du droit civil et du droit commun de la France* (1805, 6 vol. in-8°).

GÉRARD DE NERVAL (Gérard LABRUNE, dit littérateur français, né à Paris le 21 janvier 1808, mort dans la même ville le 25 janvier 1855. Fils d'un médecin militaire, qui emmena sa femme à travers l'Europe à la suite de la grande armée, Gérard fut comte d'un enfant, aux soins d'un oncle qui habitait Évreux. C'est là qu'il fut élevé au milieu de champs, avec la nature pour compagne et le ciel pour horizon; c'est là qu'il conçut pour le soleil et l'espace cette passion violente qui ne devait plus le quitter. Quand vint la Restauration, M. Labrunie, qui était devenu veuf et avait renoncé à la carrière militaire, conduisit Gérard à Paris et lui fit commencer ses études. La célébrité vint le visiter sur les bancs du collège; il débuta dans la littérature par quelques publications fort remarquées, et la sensation que produisirent ses œuvres fut telle, qu'on proposa comme modèle à ses condisciples : le jeune Gérard, auteur des *Élégies nationales* et l'honneur du collège Charlemagne. Ces poésies commençaient plusieurs pièces : *Napoléon*, ou *la France guerrière*, la *Russie*, *Waterloo*, les *Étrangers à Paris* et *la Mort de l'éclair*. L'année suivante (1827) parurent de nouvelles *Élégies* suivies de *Poésies diverses* et de *Stances politiques* qui valurent à leur auteur une véritable célébrité. Ces premiers vers sont dans la manière des poètes de l'école libérale d'alors, tous plus ou moins imitateurs du *Terrible Franc*. Dans une période de onze années il abrita vingt-cinq lions. En 1835, il revint en France avec le titre de sous-lieutenant et obtint des épaulettes de capitaine; il avait été créé chevalier de la Légion d'honneur en 1847. Au mois d'octobre 1800, il remporta, au tir national de Vincennes, le grand prix d'une valeur de plus 11,000 francs. Depuis cette époque, Jules Gérard avait continué, soit par ses écrits, soit par les écrits de ses amis, à entretenir la curiosité publique de ses succès cynégétiques; une sorte d'ostentation romanesque s'attachait à son nom, lorsqu'on apprît brusquement la nouvelle de sa mort. L'intéressé tueur de lions s'était rendu à la côte occidentale d'Afrique, muni des instructions de la Société royale géographique de Londres, et porteur des recommandations de plusieurs personnages anglais, avec l'intention d'accomplir une exploration dans l'intérieur. Il s'était d'abord proposé de visiter la chaîne de Kong, dans la Guinée septentrionale qui, jusqu'alors, n'avait été parcourue par aucun Européen. Parti d'Angolterre dans les derniers mois de 1863, il atteignit Wyddah, et de là pénétra dans le royaume de Dahomey, d'où il datait ses lettres. Après avoir inutilement essayé d'avancer dans l'intérieur de l'Afrique par le Dahomey, il vint à Sierra-Leone, où un navire de guerre anglais fut mis à sa disposition et le transporta aux environs de la rivière Gallinas. Mais ses jours après sa mise à terre, il contracta tous ses bagages et se réfugièrent dans le Sherbro, où les Français résidents le ravitaillèrent. Il partait donc du village de Begoonin, le 27, se dirigeant vers le sud, à deux heures de marche, il fut de nouveau complètement pillé; obligé de revenir sur ses pas, il se proposait d'attendre, pour se remettre en route, la fin de la saison des pluies. Mais ses ressources s'étant totalement épuisées, il vult retourner quand même à Sierra-Leone. C'est alors que celui qui avait conçu une fois rêvé de mourir sous les griffes d'un lion se voya en traversant le Joug, grossi par les pluies. On a de Jules Gérard : la *Chasse au lion* (1855, in-12; 2^e éd., 1856) et

le *Tueur de lions* (Bibliothèque des Chemins de fer; 3^e éd., 1858); ce dernier ouvrage avait d'abord paru en feuilletons dans le *Moniteur universel*.

GÉRARD (Louis-Alphonse), graveur français, né à Paris en 1820. Élève de Tony Jacob et de Porret, il débuta par les *Scènes populaires* d'après Henri Monnier. Malgré son jeune âge, dix-huit ans, ces *scènes* furent remarquées, et l'auteur, depuis ce moment, ne pas dans son lot, mais à côté de son lit, sur un matelas d'emprunt. Après qu'on s'était formé l'idée de la gravure en pierre, comme s'en allait son esprit, causerie par causerie, bons mots par bons mots; mais une causerie innocente, mais des bons mots sans malice et qui ne blessaient personne. Il se réveillait en causant le matin, comme l'oiseau se réveille en chantant, et en voilà jusqu'au soir. Chante donc, pauvre oiseau sur la branche et ne songe pas à l'hiver! Laisse les soucis de l'hiver à la femme qui rampe à tes pieds. Malheureusement, si Gérard fut se débarrasser des soucis de la vie matérielle, il ne sut pas échapper à l'amour. Il avait autrefois rencontré une jeune fille qui était passée son enfance avec une jeune fille du nom de Duthé. V. DUTHÉ.

GÉRARD DOW, célèbre peintre hollandais. V. DOW.

GÉRARD GROOT, ou le Grand, fondateur de l'Institution des frères de la vie commune. V. GROOT.

GÉRARD DE MELCY (Claude-François), juriconsulte français, né à Clermont (Argonne) en 1747, mort en 1817. Il fut avocat, puis procureur au parlement de Paris, et publia, sous le voile de l'anonymat, des *Recherches sur les établissements de bienfaisance* (Paris, 1800, in-8°); *Abrégé méthodique du droit civil et du droit commun de la France* (1805, 6 vol. in-8°).

GÉRARD DE NERVAL (Gérard LABRUNE, dit littérateur français, né à Paris le 21 janvier 1808, mort dans la même ville le 25 janvier 1855. Fils d'un médecin militaire, qui emmena sa femme à travers l'Europe à la suite de la grande armée, Gérard fut comte d'un enfant, aux soins d'un oncle qui habitait Évreux. C'est là qu'il fut élevé au milieu de champs, avec la nature pour compagne et le ciel pour horizon; c'est là qu'il conçut pour le soleil et l'espace cette passion violente qui ne devait plus le quitter. Quand vint la Restauration, M. Labrunie, qui était devenu veuf et avait renoncé à la carrière militaire, conduisit Gérard à Paris et lui fit commencer ses études. La célébrité vint le visiter sur les bancs du collège; il débuta dans la littérature par quelques publications fort remarquées, et la sensation que produisirent ses œuvres fut telle, qu'on proposa comme modèle à ses condisciples : le jeune Gérard, auteur des *Élégies nationales* et l'honneur du collège Charlemagne. Ces poésies commençaient plusieurs pièces : *Napoléon*, ou *la France guerrière*, la *Russie*, *Waterloo*, les *Étrangers à Paris* et *la Mort de l'éclair*. L'année suivante (1827) parurent de nouvelles *Élégies* suivies de *Poésies diverses* et de *Stances politiques* qui valurent à leur auteur une véritable célébrité. Ces premiers vers sont dans la manière des poètes de l'école libérale d'alors, tous plus ou moins imitateurs du *Terrible Franc*. Dans une période de onze années il abrita vingt-cinq lions. En 1835, il revint en France avec le titre de sous-lieutenant et obtint des épaulettes de capitaine; il avait été créé chevalier de la Légion d'honneur en 1847. Au mois d'octobre 1800, il remporta, au tir national de Vincennes, le grand prix d'une valeur de plus 11,000 francs. Depuis cette époque, Jules Gérard avait continué, soit par ses écrits, soit par les écrits de ses amis, à entretenir la curiosité publique de ses succès cynégétiques; une sorte d'ostentation romanesque s'attachait à son nom, lorsqu'on apprît brusquement la nouvelle de sa mort. L'intéressé tueur de lions s'était rendu à la côte occidentale d'Afrique, muni des instructions de la Société royale géographique de Londres, et porteur des recommandations de plusieurs personnages anglais, avec l'intention d'accomplir une exploration dans l'intérieur. Il s'était d'abord proposé de visiter la chaîne de Kong, dans la Guinée septentrionale qui, jusqu'alors, n'avait été parcourue par aucun Européen. Parti d'Angolterre dans les derniers mois de 1863, il atteignit Wyddah, et de là pénétra dans le royaume de Dahomey, d'où il datait ses lettres. Après avoir inutilement essayé d'avancer dans l'intérieur de l'Afrique par le Dahomey, il vint à Sierra-Leone, où un navire de guerre anglais fut mis à sa disposition et le transporta aux environs de la rivière Gallinas. Mais ses jours après sa mise à terre, il contracta tous ses bagages et se réfugièrent dans le Sherbro, où les Français résidents le ravitaillèrent. Il partait donc du village de Begoonin, le 27, se dirigeant vers le sud, à deux heures de marche, il fut de nouveau complètement pillé; obligé de revenir sur ses pas, il se proposait d'attendre, pour se remettre en route, la fin de la saison des pluies. Mais ses ressources s'étant totalement épuisées, il vult retourner quand même à Sierra-Leone. C'est alors que celui qui avait conçu une fois rêvé de mourir sous les griffes d'un lion se voya en traversant le Joug, grossi par les pluies. On a de Jules Gérard : la *Chasse au lion* (1855, in-12; 2^e éd., 1856) et

doit ceux qui l'ignorent disent tant de mal. Au lieu d'acheter avec son argent de la terre, une maison, un impôt à payer, des droits et des soucis des peines et l'estime de ses voisins les plus proches, il avait fait de ses morceaux de toile peinte, des fragments de bois vernoussés, toutes sortes de souvenirs des temps passés, un grand lit de chêne sculpté; il n'avait pas en assez d'argent pour acheter de quoi le garnir et il s'était couché, non pas dans son lit, mais à côté de son lit, sur un matelas d'emprunt. Après qu'on s'était formé l'idée de la gravure en pierre, comme s'en allait son esprit, causerie par causerie, bons mots par bons mots; mais une causerie innocente, mais des bons mots sans malice et qui ne blessaient personne. Il se réveillait en causant le matin, comme l'oiseau se réveille en chantant, et en voilà jusqu'au soir. Chante donc, pauvre oiseau sur la branche et ne songe pas à l'hiver! Laisse les soucis de l'hiver à la femme qui rampe à tes pieds. Malheureusement, si Gérard fut se débarrasser des soucis de la vie matérielle, il ne sut pas échapper à l'amour. Il avait autrefois rencontré une jeune fille qui était passée son enfance avec une jeune fille du nom de Duthé. V. DUTHÉ.

GÉRARD DOW, célèbre peintre hollandais. V. DOW.

GÉRARD GROOT, ou le Grand, fondateur de l'Institution des frères de la vie commune. V. GROOT.

GÉRARD DE MELCY (Claude-François), juriconsulte français, né à Clermont (Argonne) en 1747, mort en 1817. Il fut avocat, puis procureur au parlement de Paris, et publia, sous le voile de l'anonymat, des *Recherches sur les établissements de bienfaisance* (Paris, 1800, in-8°); *Abrégé méthodique du droit civil et du droit commun de la France* (1805, 6 vol. in-8°).

GÉRARD DE NERVAL (Gérard LABRUNE, dit littérateur français, né à Paris le 21 janvier 1808, mort dans la même ville le 25 janvier 1855. Fils d'un médecin militaire, qui emmena sa femme à travers l'Europe à la suite de la grande armée, Gérard fut comte d'un enfant, aux soins d'un oncle qui habitait Évreux. C'est là qu'il fut élevé au milieu de champs, avec la nature pour compagne et le ciel pour horizon; c'est là qu'il conçut pour le soleil et l'espace cette passion violente qui ne devait plus le quitter. Quand vint la Restauration, M. Labrunie, qui était devenu veuf et avait renoncé à la carrière militaire, conduisit Gérard à Paris et lui fit commencer ses études. La célébrité vint le visiter sur les bancs du collège; il débuta dans la littérature par quelques publications fort remarquées, et la sensation que produisirent ses œuvres fut telle, qu'on proposa comme modèle à ses condisciples : le jeune Gérard, auteur des *Élégies nationales* et l'honneur du collège Charlemagne. Ces poésies commençaient plusieurs pièces : *Napoléon*, ou *la France guerrière*, la *Russie*, *Waterloo*, les *Étrangers à Paris* et *la Mort de l'éclair*. L'année suivante (1827) parurent de nouvelles *Élégies* suivies de *Poésies diverses* et de *Stances politiques* qui valurent à leur auteur une véritable célébrité. Ces premiers vers sont dans la manière des poètes de l'école libérale d'alors, tous plus ou moins imitateurs du *Terrible Franc*. Dans une période de onze années il abrita vingt-cinq lions. En 1835, il revint en France avec le titre de sous-lieutenant et obtint des épaulettes de capitaine; il avait été créé chevalier de la Légion d'honneur en 1847. Au mois d'octobre 1800, il remporta, au tir national de Vincennes, le grand prix d'une valeur de plus 11,000 francs. Depuis cette époque, Jules Gérard avait continué, soit par ses écrits, soit par les écrits de ses amis, à entretenir la curiosité publique de ses succès cynégétiques; une sorte d'ostentation romanesque s'attachait à son nom, lorsqu'on apprît brusquement la nouvelle de sa mort. L'intéressé tueur de lions s'était rendu à la côte occidentale d'Afrique, muni des instructions de la Société royale géographique de Londres, et porteur des recommandations de plusieurs personnages anglais, avec l'intention d'accomplir une exploration dans l'intérieur. Il s'était d'abord proposé de visiter la chaîne de Kong, dans la Guinée septentrionale qui, jusqu'alors, n'avait été parcourue par aucun Européen. Parti d'Angolterre dans les derniers mois de 1863, il atteignit Wyddah, et de là pénétra dans le royaume de Dahomey, d'où il datait ses lettres. Après avoir inutilement essayé d'avancer dans l'intérieur de l'Afrique par le Dahomey, il vint à Sierra-Leone, où un navire de guerre anglais fut mis à sa disposition et le transporta aux environs de la rivière Gallinas. Mais ses jours après sa mise à terre, il contracta tous ses bagages et se réfugièrent dans le Sherbro, où les Français résidents le ravitaillèrent. Il partait donc du village de Begoonin, le 27, se dirigeant vers le sud, à deux heures de marche, il fut de nouveau complètement pillé; obligé de revenir sur ses pas, il se proposait d'attendre, pour se remettre en route, la fin de la saison des pluies. Mais ses ressources s'étant totalement épuisées, il vult retourner quand même à Sierra-Leone. C'est alors que celui qui avait conçu une fois rêvé de mourir sous les griffes d'un lion se voya en traversant le Joug, grossi par les pluies. On a de Jules Gérard : la *Chasse au lion* (1855, in-12; 2^e éd., 1856) et

le *Tueur de lions* (Bibliothèque des Chemins de fer; 3^e éd., 1858); ce dernier ouvrage avait d'abord paru en feuilletons dans le *Moniteur universel*.

elle tous les lits étaient occupés, ne voulut pas lui ouvrir. Alors, seul, épuisé, désespéré, mal vêtu par un froid rigoureux, brisé par le poids de plusieurs nuits sans sommeil, perdu au milieu de la nuit, Gérard, se laissant tomber sur la porte, se mit à frapper. On vint poudrer la profondeur de sa misère. Quelques funèbres assauts se livrèrent dans son esprit malade pendant cette nuit tristement passée. Il entrevit une vieillesse besoigneuse, et son âme fièvre se révolta; il aimait mieux en finir... et le lendemain, on le trouva pendu au-dessus d'un égout, dans une des rues les plus obscures, les plus sinistres du quartier de l'Hôtel-de-Ville, qui en comptait tant alors, la rue de la Vieille-Lanterne, aujourd'hui disparue.

Quelques jours après, Jules Janin écrivait : « A la porte d'une maison bourgeoise, par le vent de bise et la nuit profonde, un chat tout dort, où tout repose, où le silence est tombé sur cette ville immense et la protège à la faveur de l'oiseau qui tient sous son aile, son humble couvée, il s'est tué, cet ami de nos jeunes années, ce compagnon charmant de nos travaux de chaque jour, ce rêveur tout rancœur, nommé Gérard, chevalier de la Légion d'honneur, et qui, par sa triste ironie du sort, on trouva dans la poche de Gérard la fin de son roman : *le Fils et la vie*. La nouvelle de la mort de Gérard de Nerval, en 1855, fut un événement de Paris une émotion profonde; on se livra à toutes les conjectures, on tira les inductions les plus diverses. « La mort de Carrel, écrivait à cette époque M. Asselineau, n'était-ce point l'ancien journalisme, le journalisme à principes et à convictions, vaincu et tué par la presse nouvelle, le journalisme industriel, le journal de l'annonce et de la réclame, qui avait tué le journalisme d'artiste, la littérature inspirée et dévouée à elle-même, se confessant impuissante à vivre en face du mercantilisme littéraire et de la presse à principes ? »

Écrivain soigneux, qui ne prenait la plume qu'en parfaite connaissance de son sujet, indépendant, honnête, on peut dire de Gérard de Nerval, bien qu'il eût très-peu fait de vers, qu'il était un poète et que chez lui le poète absorba le voyageur, l'historien, le romancier, le dramaturge, l'analyste, le savant même. Il est, parmi les auteurs contemporains, un de ceux dont le talent est le plus sympathique aux lettrés. On retrouve dans ses articles de critique et dans ses relations de voyage, mêlées à un enthousiasme sincère, quelque chose de pudique dans la forme, la malice insinuante de Henri Heine, de Hoffmann et du bonhomme Wieland. Conteur admirable, observateur spirituel, esprit fin, il a laissé de remarquables ouvrages qu'on n'oubliera jamais.

Cette longue composition épique, œuvre de premier ordre et écrite souvent avec une vigueur peu habituelle à nos vieux auteurs, a pour sujet les démêlés et les guerres de Gérard de Nerval, bien qu'il eût très-peu fait de vers, qu'il était un poète et que chez lui le poète absorba le voyageur, l'historien, le romancier, le dramaturge, l'analyste, le savant même. Il est, parmi les auteurs contemporains, un de ceux dont le talent est le plus sympathique aux lettrés. On retrouve dans ses articles de critique et dans ses relations de voyage, mêlées à un enthousiasme sincère, quelque chose de pudique dans la forme, la malice insinuante de Henri Heine, de Hoffmann et du bonhomme Wieland. Conteur admirable, observateur spirituel, esprit fin, il a laissé de remarquables ouvrages qu'on n'oubliera jamais.

On a de lui : *Piquillo*, opéra-comique en trois actes, en société avec Alexandre Dumas (1827); *l'Alchimiste*, drame en cinq actes, en collaboration avec M. Asselineau (1830, Renaissance); *Leo Burckart*, ou *une Conspiration d'étudiants*, drame en cinq actes et en prose (1839, Porte-Saint-M